

Et, d'un autre côté, nous avons vu comment saint Justin, chrétien et philosophe, salue de bon cœur dans un prince païen la philosophie et la vertu. Les écrivains chrétiens, surtout ceux de l'Occident, ne sont pas en général ennemis de Rome¹. Tertullien lui-même, le plus acerbe de tous, prie pour l'empire, prie pour les empereurs, prie pour Rome et pour la durée du monde romain. Lui et d'autres, séduits, si l'on veut, par le prestige du nom de la grande Rome, rattachant la durée du monde à la durée de Rome, ne comprennent pas le genre humain sans cet empire et sans cette capitale. Ils n'hésitent pas à faire remonter à Dieu la puissance même qui les persécute : « César, disent-ils aux païens, est nôtre plutôt que vôtre, car c'est de notre Dieu qu'il tient sa puissance. » La philosophie réconciliée avec la vérité chrétienne serait l'idéal de saint Justin et des chrétiens hellénistes. L'empire réconcilié avec l'Église serait l'idéal de Tertullien et des chrétiens occidentaux.

N'y avait-il pas, en effet, quelque affinité entre l'empire de Rome et l'Église chrétienne? Le génie romain dans sa vieille tradition et le génie chrétien dans son éternelle

ou de Julien. Quelques expressions qui semblent appartenir au temps du Bas-Empire, feraient incliner vers le temps de Julien, époque où l'on comprend qu'en effet l'idée d'une transaction et d'une tolérance mutuelle entre les deux religions pût entrer facilement dans certains esprits. Mais les succès de Julien en Asie ont été bien médiocres et de bien courte durée pour motiver le message triomphant par lequel finit le dialogue. Quoi qu'il en soit, ce ne peut être que par une préoccupation singulière qu'on a pu voir dans ce dialogue une pure satire contre les chrétiens. Triéphon est chrétien, et, loin de jouer dans ce dialogue un rôle ridicule, il fait aux critiques du païen de belles et très-chrétiennes réponses, et, à son tour, il raille les dieux du paganisme les uns après les autres, sans que son interlocuteur trouve rien à répliquer.

¹ V. Prudent., *contra Symmach.*, hymne à saint Laurent; Tertull., *Apol.*, 52, 59, *ad Scapul.*, 2, *de Orat.*, 5; Lactance, *Div. inst.*, VII, 15, 16, 25; Optat. Milevit, *contra Donat.*, 41.

vérité, se touchaient par ce caractère sobre, sérieux, pratique, moral, qui leur rendaient si antipathiques à l'un et à l'autre les rêveries de l'Orient. L'empire touchait encore à l'Église par ce point que l'un pouvait et que l'autre devait se croire universel. Il n'y avait eu jusque-là au monde que des religions nationales; et des religions nationales, sous un empire cosmopolite, ne pouvaient manquer d'inspirer à cet empire une certaine défiance; Rome avait eu la sagesse de les respecter; mais elle les surveillait. Ces peuples, soumis et presque assimilés, auxquels elle avait laissé leurs temples et leurs dieux, pouvaient dans leurs temples se retrouver peuples et marcher de là contre leurs maîtres. C'est le péril que Rome avait rencontré dans le druidisme, plus tard dans le judaïsme lui-même. Le christianisme (et Origène sait bien faire valoir cet avantage¹), indépendant de toute condition de temps, de lieu, de sol, de nation, religion cosmopolite comme l'empire et déjà plus répandue que lui, le christianisme pouvait vivre en gardant son intégrité, avec toutes les races, sur tous les rivages, sous tous les gouvernements. On ne pouvait ni l'absorber comme s'étaient laissé absorber les misérables religions païennes, ni le ruiner en brûlant son temple, comme on l'avait fait pour le judaïsme. Le jour où l'empire aurait voulu posséder dans son sein une religion sérieuse, l'empire qui se disait universel et éternel, ne pouvait avoir d'autre religion que cette religion dont l'universalité était déjà si évidente et dont l'éternité se laissait déjà si facilement pressentir.

D'un autre côté, la constitution même de la société romaine ne laissait pas que de convenir par bien des points

¹ Origène, *C. Cels.*, VII, 26.

à la société chrétienne. On a dit assez de fois combien cette unité de tant de nations et de tant de contrées ouvrait la voie à la prédication d'une religion faite pour toutes les nations et toutes les contrées. Et, de plus, si l'on se rappelle ce que j'ai dit des libertés de l'empire romain, on comprendra qu'elles vinsent en aide au christianisme et lui fussent singulièrement précieuses. A son début, persécuté par les Juifs, il avait trouvé contre eux une demi-protection sous l'aigle romaine. Et, après même que cette protection des premiers jours eut cessé, il trouvait encore dans la liberté municipale un abri contre le pouvoir, dans la liberté d'association une protection pour ses assemblées, dans la liberté d'éducation une sécurité pour la transmission de la foi, dans la liberté habituelle de la parole une facilité pour l'apostolat. Dans les mœurs de l'antiquité on trouvait une chaire et un auditoire partout, si ce n'est dans les temples.

Il faut même l'avouer, avec un savant chrétien de nos jours ¹, si l'empire païen de Rome eût été constitué sur le

¹ « On ne doit pas appliquer complètement à la constitution de l'empire romain la mesure des monarchies absolues modernes. Même aux plus mauvaises époques de la période césarienne, il y avait dans cet empire beaucoup de liberté, et même l'espèce de liberté que devait désirer et rechercher le chrétien. Dans un État absolu comme ceux de l'Europe moderne, ... l'Église moderne, en admettant qu'elle eût pu se former, n'aurait pas tardé, selon les probabilités humaines, à succomber... Mais l'empire romain formait un contraste complet avec l'organisation moderne, et même les pires des Césars ne se fussent pas avisés de gouverner par de tels moyens... Somme toute, on gouvernait très-peu... L'administration était en grande partie gérée par l'autorité communale, dont les membres n'étaient pas salariés et étaient peu soucieux d'accroître le nombre de leurs attributions et, par suite, de leurs embarras. On le voit, un tel état de choses était très-favorable au développement de l'Église, très-analogue aux besoins et aux vœux des chrétiens. Il fallait une telle situation pour qu'il leur fût possible de se soutenir en face de l'hostilité universelle... Sans

pied de nos monarchies modernes; s'il avait eu, ce qui aurait dû être dans la proportion de son étendue, un budget de trois milliards et une armée de deux millions d'hommes, un ministère de l'intérieur, un ministère de la police, un ministère de l'instruction publique et un ministère des cultes avec toutes leurs circonstances et dépendances, c'est-à-dire le contraire de ce qui est liberté personnelle, liberté d'éducation, liberté du culte; si l'empire païen eût été un empire bureaucratique, ayant pour contrôler chacun des détails de la vie humaine une hiérarchie de chefs de division, de chefs de bureaux, de commis et d'expéditionnaires; si un prédicateur chrétien eût pu être saisi non pas seulement comme chrétien, mais comme prédicateur; un père chrétien être saisi, non pas seulement parce qu'il élevait chrétiennement son enfant, mais parce qu'il l'élevait; les fidèles qui se réunissaient être saisis, non pas seulement comme chrétiens, mais comme se réunissant; et cela par un pouvoir présent partout et partout en armes; et si, par dessus le marché, l'empire païen avait eu une presse et des journaux pour dominer, opprimer, façonner, fausser la pensée publique: le succès de la prédication chrétienne eût été impossible. Ou, pour mieux dire et pour rectifier l'expression de l'illustre Allemand que je citais tout à l'heure, le succès du christianisme, qui a été un miracle, eût été un double miracle.

Quoi qu'il en soit, au temps dont nous parlons, la question chaque jour devenait plus sérieuse; le paganisme offi-

doute, il n'y avait pas de liberté politique, s'il faut entendre par là la participation à la puissance suprême, gouvernante et législatrice; mais celle-là, les chrétiens ne s'en souciaient pas. » Döllinger, *Christenthum und Kirche*, II, 143, 144.

ciel et romain devenait plus vide chaque jour, l'inquiétude des âmes augmentait; les religions orientales gagnaient du terrain de leur côté, le christianisme grandissait du sien: il fallait choisir entre elles et lui.

Antonin en mourant laissait donc l'empire à une époque décisive. Après cette série de quatre empereurs qui depuis la chute de Domitien avaient donné tous, par leur fidélité à la politique augustale quelque sécurité, et par un progrès accompli quelque espérance; après qu'ils s'étaient ainsi montrés respectueux et envers le passé et envers l'avenir; après la semence successivement jetée par eux, quelle moisson ne devait-on pas attendre? Antonin laissait un fils adoptif, aimé, honoré, disciple des philosophes, âme noble, esprit élevé, cœur bienveillant, chef-d'œuvre de la pédagogie politique, morale et scientifique de son temps. N'était-ce pas ce fils, pouvaient dire les philosophes, qui, réalisant le rêve de Platon, ferait voir enfin la philosophie sous la pourpre? N'était-ce pas lui, pouvaient dire les philanthropes, s'il y en avait à Rome, qui continuerait le progrès commencé, arriverait à effacer les iniquités du monde antique, nivelerait la condition des peuples, abolirait les combats de gladiateurs, émanciperait les esclaves, rendrait l'homme libre et l'empire libre? N'était-ce pas lui, pouvaient dire les chrétiens, qui, sympathique par ses lumières à la lumière chrétienne, par sa vertu à la vertu chrétienne, sinon confesserait, du moins respecterait la vérité, mettrait un terme à toute possibilité de persécution et donnerait à l'Église la seule chose qu'elle lui demandât, la liberté? N'était-ce pas lui qui, en rapprochant l'empire de l'Église et en ôtant à l'empire le triste rôle de persécuteur, vaincrait l'esprit de l'Orient, fortifie-

rait en le purifiant l'esprit romain, amènerait le triomphe de l'Église et le salut de l'empire?

En effet, un siècle de liberté eût été plus que suffisant pour faire chrétiens et l'empire et l'empereur. Et alors l'antique Rome, verte encore dans sa vieillesse, digne reine du monde, abandonnant ses dieux sans rien abandonner de ce que ses mœurs avaient eu de sain, ses lois de juste, ses traditions de glorieux, aurait accompli sans déchirement le désirable, mais cependant laborieux passage du mensonge à la vérité, du vice à la vertu, de l'esclavage païen à la liberté chrétienne. L'édifice de l'empire romain, consolidé à temps par le ciment chrétien, aurait résisté aux irruptions du cinquième siècle; les huit siècles de labeur que l'Église a employés à reconstituer l'Europe tombée en ruines, elles les eût employés à convertir l'Asie barbare; et ce rêve du genre humain uni, baptisé, civilisé, pacifié, ce rêve qui est encore pour nous une chimère, serait aujourd'hui bien près de s'accomplir.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi? Quelles ont été les causes humaines de cette catastrophe du cinquième siècle dont les prophètes nous révèlent les causes divines? Comment un prince intelligent et honnête n'a-t-il pas su marcher dans la voie tracée avant lui, et a-t-il écarté de lui le christianisme par la proscription au lieu de le rapprocher par la tolérance? Comment, après lui, des princes inintelligents et coupables, appelés à choisir entre l'orientalisme et le christianisme, se sont-ils déclarés pour le premier, et, plutôt que d'être chrétiens, ont-ils cessé d'être Romains, proscrit l'Église et avili Rome, rejeté les traditions antiques et les révélations récentes, abdiqué à la fois ce qui dans le passé avait fait la force et ce qui dans l'avenir pouvait

faire le salut de l'empire? Comment, grâce à eux, lorsque enfin l'empire a été remis à des mains chrétiennes, s'est-il fait qu'il ne fût plus le même, que le sang de la vieille Rome fût tari, sa race dépravée, son énergie détruite, ses institutions perverses, l'édifice en un mot croulant en ruines et qu'il fût trop tard pour le relever? Nous indiquons la cause première de cette décadence en racontant l'histoire du successeur d'Antonin.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME

HADRIEN (117-138)

CHAPITRE PREMIER. — SES DÉBUTS (117-120).

Idée générale du caractère d'Hadrien.	1
Ses talents.	5
Sa jalousie.	6
Sa curiosité minutieuse et bizarre.	7
Contradictions de son caractère.	8
Sa politique intérieure opposée à celle de Trajan.	9
Abandon des provinces conquises.	10
Pacification de l'empire au dedans et au dehors.	11
Rapports militaires et diplomatiques avec les peuples voisins.	12
Meurtres politiques de Palma, Celsus, Quietus, etc.	15
Indignation de Rome.	14
Hadrien désavoue ces actes. — Sa clémence politique.	15
Son économie et sa sagesse financière.	15
Libéralité. — Remise de l'arriéré du trésor.	16
Puissance que les principes d'humanité avaient acquise dans l'empire romain.	17

CHAPITRE II. — HADRIEN. — SES VOYAGES (120-130).

Passion d'Hadrien pour les voyages.	20
Dangers du séjour de Rome pour les empereurs.	21
Simplicité d'Hadrien dans ses voyages.	22
Son soin pour l'armée et la discipline.	25
Son soin pour les populations.	24